

Extinction

par
pedro blerinel

Comment tout a commencé

Cela faisait douze jours que Pat était mort. C'était mon seul compagnon. Il n'avait pas son pareil pour lever le lièvre ou le lapin. Il m'aidait à survivre. C'était un bon chien. Je lui parlais, il m'écoutait, il me regardait avec ses deux brillants noirs. C'était sa manière de me répondre. Je me sentis seul, dans la forêt, après cette disparition. Mon logis ressemblait de plus en plus à un repère de chiffonniers ou de brigands. C'était, à l'origine, une confortable cabane de bûcherons. Je m'étais réfugié là pour fuir la folie des hommes et y étais resté. Personne n'était venu m'y déloger. Je ne savais pas alors s'il y avait encore des survivants ou si j'étais le seul. Pour cela il aurait fallu que je quitte mon bois et je n'en avais pas envie. J'ai toujours été un ours, on me l'a longtemps reproché au temps où je fréquentais le genre humain, ces êtres si décevants. J'avais l'impression, et encore maintenant, de ne pas appartenir à cette espèce et même d'en être loin. Je me suis toujours senti comme un mutant. C'est peut-être pour cela que le virus m'avait épargné.



La catastrophe

J'avais perdu la notion du temps. Je vivais résolument au rythme des saisons. Ce virus avait détruit le temps. Je ne me souviens plus combien de vagues successives avaient déferlé, anéantissant l'espèce humaine petit à petit. Au début elles avaient un petit nom, je me rappelle. Il y eut le virus chinois, puis le variant anglais, puis le sud-africain, puis le brésilien, puis l'indien, puis zaïrois, après je crois, mais je ne suis plus sûr, le russe, à moins que ce ne soit le laotien ou le tibétain. J'ai fini par ne plus m'y intéresser. À chaque fois les morts étaient plus nombreux. Je me réfugiais dans la forêt, dans ma forêt. Je finis par en faire mon territoire, mon royaume. Je vivais, ou plus exactement, je survivais. J'en écoutais les bruits, je respirais son odeur, c'était une compagne. Un jour je n'ai plus entendu la sirène de l'usine au loin, je n'ai plus aperçu la traînée des avions dans le ciel, les lueurs de la ville, la nuit, au loin, se sont éteintes. J'ai commencé à revoir les étoiles.

L'exploration



Une fois, je me suis aventuré dans le village à la lisière de la forêt. Les rues étaient désertes, il n'y avait pas âme qui vive. Les maisons étaient visiblement abandonnées. J'avoue avoir chapardé quelques vêtements et un peu de quincaillerie pour mon usage personnel. Les habitants avaient dû être évacués ou ils étaient morts et enterrés. Seule

trace de vie, quelques poules picoraient et deux ou trois chats se chauffaient au soleil. Pat était tellement excité à voir ces félins que je finis par rebrousser chemin pour retrouver le calme. Je ne m'y suis plus aventuré par la suite avant la survenue d'un évènement étrange.

La visite inattendue

Un beau matin je fus réveillé par un bruit derrière ma cabane, là où j'avais parqué les trois malheureuses poules ramenées, avec beaucoup de mal, de mon excursion dans le village voisin. J'avais pensé aussitôt à un renard, ou pire une belette. J'ai beau être tolérant, ce qui est très facile quand on est tout seul, il n'était pas question de laisser des intrus me voler ma nourriture. J'ai saisi le bâton me servant de canne dans mes aventures loin de mon repère et je suis sorti brutalement espérant faire fuir la cause de ce tintamarre. J'eus la surprise de découvrir, malgré la pénombre, un enfant. Aussitôt il prit peur et s'enfuit en direction du village. Il était en haillons, il ne devait pas avoir beaucoup plus que cinq ou six ans. Il y avait si longtemps que je n'avais vu quelqu'un que les mots restèrent enfouis au fond de ma gorge. À force de ne plus m'exprimer à haute voix, j'avais presque perdu l'usage de la parole. Je finis par trouver ce qu'il fallait dire et je criai « n'ai pas peur petit, reviens ! », mais il était déjà loin. Je ne songeais pas d'avantage à le poursuivre, restant figé sur place comme un imbécile. Que faisait cet enfant loin de tout, me demandai-je, sans trouver de réponse. Vu son âge et l'ancienneté des épidémies, il ne pouvait avoir survécu tout seul. Il devait avoir une famille. Je n'étais donc pas seul.

L'appel au secours

Rentré dans mon palais, affalé dans le vieux fauteuil défoncé, au fond de ma cabane, je réfléchissais. Fallait-il ignorer cet évènement et rester en ermite dans ma forêt ou faire ressortir mon humanité si bien enfouie ? Visiblement ce petit homme devait avoir faim pour venir voler mes œufs. Je n'avais pas grand-chose à lui offrir, mais peut-être avait-il besoin d'aide. J'avais l'impression

soudain de renaître. J'étais comme le prisonnier à qui, après de longues années d'incarcération, on annonce une grâce inattendue et la liberté immédiate. Ma décision était déjà prise quand, m'adressant au vieux chêne me servant de confident, je lui annonçai mon intention d'explorer le monde de la plaine, celui des vivants. Je rassemblai quelques provisions, essentiellement des noix et quelques fruits séchés, et me mis en chemin. L'atmosphère était étrange. Mon impression était que les oiseaux chantaient plus fort ce jour-là. Ils



m'accompagnaient. Un rouge-gorge me suivit un long moment. Voulait-il me guider ? J'étais prêt à le croire. J'étais aux aguets, attentif au moindre bruissement, au moindre craquement. Je me dirigeais vers le village en lisière de forêt, celui-là même que

j'avais exploré. Pat m'avait obligé à rebrousser chemin. Les survivants étaient peut-être là, quelques maisons plus loin, à se terrer apeurés. J'aurais dû poursuivre.

Drôle de découverte

Déjà les premières maisons dressaient leurs silhouettes lugubres d'abandonnées. Le lierre commençait à courir le long des façades. Les jardins étaient envahis de ronces et d'orties. J'ai toujours ressenti un grand vide en moi lorsque je découvrais des villages entièrement désertés, dans ma jeunesse, lorsque je randonnais, mais là c'était autre chose. C'était une vision postapocalyptique mais sans destruction, sans outrage, presque irréelle, comme dans un rêve. La nature semblait reprendre ses droits sur les humains, doucement, irrémédiablement. Il se dégageait une certaine quiétude dans ce village endormi. Soudain un aboiement me fit sursauter. Instinctivement je me mis sur mes gardes. Je n'étais certainement pas le bienvenu. Je réussis à situer où se trouvait le chien. Il n'était pas bien gros et surtout attaché. Je m'approchai donc rassuré. S'il y avait ce gardien, c'est qu'il y avait quelque chose ou quelqu'un à protéger. C'était très certainement la famille de l'enfant. Je poussais la grille qui ne tenait que par miracle et m'avançai vers le pavillon en criant « il y a quelqu'un ? ». Je n'obtins aucune réponse. Le chien s'étant tu le silence régnait. Il fallait que je sache. Je poussai la porte d'entrée et fus tout de suite happé par une odeur de charogne insupportable. Il y avait longtemps que je n'avais subi une telle agression. C'était loin de l'odeur de l'humus de la forêt à laquelle je m'étais habitué depuis ces si longues années. En pénétrant plus avant je découvris avec stupeur le corps d'une femme morte, visiblement et olfactivement, depuis de nombreux jours. Elle reposait sur son lit. Je pensai immédiatement à l'enfant. Ce devait être son fils, mais où était-il ? Je l'appelai sans succès. Je lui criai de ne pas avoir peur, que je venais pour l'aider mais n'obtins pas plus de réponse. Je pensai qu'il s'était enfui pour se cacher plus loin. Je décidais de sortir, les émanations devenant insupportables.

L'enfant

Je fis semblant de m'éloigner mais une fois hors de portée de vue je me cachais pour épier tout mouvement aux abords de la maison. Mon attente ne fut pas longue. L'enfant entrevu dans mon poulailler, était bel et bien là, sortant d'un fourré face à sa demeure. Aussitôt il traversa pour entrer dans la maison. J'avais le vent dans le nez. J'avancais en longeant les murs sans faire de bruit. Il fallait créer l'effet de surprise. Ce fut une réussite. Le chien n'aboya pas, il s'était déjà habitué à moi. Je me risquai à le caresser et il remua la queue aussitôt. Il se sentait en sécurité. J'ai toujours communiqué avec les chiens. D'instinct ils sentent à qui ils ont affaire. Je franchis le seuil et tombai nez à nez avec l'enfant qui ne pouvait pas se sauver. « Pas mal, pas mal, pitié, pas mal ! » furent les mots qui sortirent de sa bouche. J'eus beaucoup de mal à le calmer, à le rassurer, à l'appivoiser. Je lui parlai de son chien. Apparemment il n'avait pas de nom. Je lui proposai de l'appeler « Patou » en souvenir de mon Pat regretté, « Pat 2 » étant difficilement prononçable. Le plus dur fut de l'amener à accepter d'enterrer sa mère. Je lui expliquai que, pour que les morts continuent d'exister dans le ciel, il fallait qu'ils soient digérés par la terre et que les brumes matinales n'étaient autres que l'âme des morts s'envolant dans le ciel. C'est ainsi qu'on procéda à l'enterrement dans le jardin. On fit une petite prière païenne ou, si vous préférez, très peu orthodoxe, mais qui venait du fond du cœur. Je lui proposai de l'amener à ma cabane avec Patou. L'enfant ayant baissé la garde, le retour fut possible. Il fallait s'éloigner dans un premier temps de cette maison maudite.

L'omelette aux champignons

L'omelette aux champignons, cuisinée avec une grande compassion, fut avalée en un clin d'œil par l'enfant. J'avais ramassé les rosés-des-prés la veille à la lisière de la forêt. Je lui laissai ma part, trop content de le voir manger de bon cœur. Patou s'était contenté des restes du lapin cuisiné depuis trois jours et qui attirait un peu trop les mouches à mon goût. Je pense que c'était un festin pour lui. Je me rendis compte que j'avais baptisé le chien mais que je n'avais même pas demandé le nom de son maître. Il me fallut plusieurs essais pour obtenir un « Toine », à peine prononcé, qui devait évoquer le prénom d'Antoine. L'enfant était épuisé et ne tarda pas à s'endormir sur mon lit. Moi je m'installai dans le fauteuil. Je sombrai rapidement dans un profond sommeil, celui du juste, ravi de s'être rendu utile. Ma vie retrouvait un sens. Je fus réveillé en sursaut par Antoine qui vomissait et se vidait des intestins. Il se tordait de douleur.

Triste départ

L'agonie du petit Antoine dura plusieurs heures. Je ne savais plus quoi faire. Le soir il était blanc comme mort, ne pouvait rien avaler, et était pris de coliques insoutenables. Ce n'est que le lendemain qu'il s'éteignit. Curieusement, Patou se mit à l'imiter avec des diarrhées et vomissements. Il ne survécut que deux heures à son maître. Je me suis posé beaucoup de questions. J'en suis arrivé

à la conclusion que le petit Antoine devait être mort intoxiqué par mes champignons. Il faut dire que les rosés-des-prés ressemblent aux amanites, mais en principe il n'y en avait pas où je cueillais les miens. Quant à Patou je suis certain qu'il est mort d'une intoxication alimentaire. Le lapin ne sentait vraiment pas bon. Je n'aurais jamais dû lui donner. J'ai voulu sauver deux êtres vivants et je les ai tués.

La lassitude

Cela fait dix jours maintenant que cette horrible aventure est arrivée. J'ai écrit ce récit pour exorciser le mal qui me ronge. J'ai enterré le petit auprès de sa mère et Patou à côté de Pat. Qu'ils reposent en paix ! Moi je ne me sens pas bien, je dois couvrir quelque chose. J'ai chaud, j'ai froid, je tousse. Je crois que je vais suspendre mon récit quelque temps. Je vais aller me coucher. J'en reprendrai l'écriture quand j'irai mieux.



Avant de m'étendre sur ma couche, et peut-être ne plus me relever, je voudrais ajouter que, si par un surprenant hasard on retrouvait ce récit sans une suite, resté là, à ce dernier paragraphe, c'est que je serais mort. Peut-être suis-je le dernier des humains ?